

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS
Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnement à la **Gazette de Lausanne** jusqu'au 31 décembre

3 francs.

A l'étranger, 5 francs.

LAUSANNE, 5 novembre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

M. Emmanuel Arène a posé en termes très précis et très justes le dilemme : stabilité ou dissolution, qui doit être le mot d'ordre de la politique française.

Si la droite, l'extrême-gauche et les boulangistes s'allient de nouveau pour renverser les ministres, il n'y aura qu'une chose à faire : en appeler au suffrage universel. M. Carnot ne peut former un cabinet dans lequel siègeraient les trois chefs de cette majorité négative, MM. de Cassagnac, Clémenceau et Déroulède. Il ne peut se résigner, à l'instar de feu M. Grévy, à changer de ministres uniquement pour changer, et à faire le *raguilleur* pour les joueurs de quilles du Palais-Bourbon.

Dans cette situation, le pays comprendrait qu'on lui fit appel. Le cabinet a rendu les plus grands services. Il se présenterait avec l'alliance russe, le budget en équilibre, les dégrèvements d'impôts, l'armée refaite. Chaque élection montre que les partis monarchistes se sont fondus comme la neige au printemps. On n'a plus confiance en eux ; ils n'ont plus foi en eux-mêmes. Ils perdraient certainement la moitié de leurs sièges au bénéfice des républicains de gouvernement. A supposer même — ce qui n'est pas démontré — que tous les radicaux fussent réélus et qu'ils reprissent aux boulangistes les vingt-cinq ou trente sièges que ceux-ci leur ont arrachés en 1889, la Chambre nouvelle aurait — par le fait seul de l'élimination de quatre-vingts ou cent députés de la droite — une majorité raisonnable assurée. Les circonstances sont telles que l'extrême-gauche n'est dangereuse que dans une Chambre où la droite est forte et qu'on ne peut faire de la politique vraiment conservatrice qu'avec un parlement où les prétendus « conservateurs » sont impuissants.

M. de Freycinet aura-t-il la vigueur de s'approprier le dilemme de M. Arène ? Il a maintenant avalé jusqu'à la lie la coupe des concessions à l'extrême-gauche. Pour éviter de rompre avec celle-ci, il n'a reculé devant rien, pas même devant le ridicule. Il a interdit *Thermidor* ; il a fait à l'archevêque d'Aix un procès qui tournera à la confusion du gouvernement, que l'accusé soit condamné ou absous ; il a maintenu dans les préfectures des radicaux militants qui font la guerre aux modérés et aux opportunistes comme aux jours de MM. Goblet et Floquet ; il n'a pas perdu une occasion de prêcher la « concentration républicaine » ; il a repoussé à coups de pied les avances de la droite constitutionnelle. Voilà tous ses « forfaits » vis-à-vis de l'extrême-gauche ; comme « salaire », les amis de M. Clémenceau n'ont jamais cessé de lui créer des embarras et de voter contre lui. Ils ont fait mieux encore : ils ont profité de l'irritation soulevée à droite par les mesures qu'ils avaient provoquées eux-mêmes pour chercher à renouer les coalitions de jadis et à le renverser. M. Clémenceau espérait sans doute que le mécontentement des ca-

tholiques à la suite de la circulaire aux évêques et de l'affaire de Mgr Goutte-Soulard les amènerait à voter avec lui contre le gouvernement quand il s'est mis à la remorque du député boulangiste Roche dans l'interpellation sur la captivité du compagnon Lafargue. Que faudra-t-il donc pour amener M. de Freycinet à cesser de baisser la main qui le frappe ?

Certes, une dissolution anticipée de la Chambre serait une mesure de vigueur peu conforme au tempérament du premier ministre. Nous serions bien surpris que M. de Freycinet fût l'inspirateur de M. Arène. Nous le serions moins si le spirituel député de la Corse avait, dans le cas particulier, l'oreille de M. Constans. Le ministre de l'intérieur ne redoute pas ces sortes d'aventures. Deux fois déjà, il a présidé aux élections générales, avec un éclatant succès. Il ne serait peut-être pas fâché de recommencer et de profiter pour cela d'une situation sans précédent. Qui pourrait sérieusement l'en blâmer ?

En supprimant les passeports d'Alsace-Lorraine, le gouvernement du chancelier Caprivi a rompu avec une des mesures les plus fâcheuses et les plus irritantes inventées par M. de Bismarck. A l'autre extrémité de l'empire, il suit la même politique de détente à l'égard des Polonais. Sous le régime du chancelier de fer, ceux-ci ont toujours été traités en ennemis. On s'est efforcé de « coloniser » leurs provinces en les saturant d'éléments germaniques. On a pourchassé leur langue, leurs mœurs, leur religion. Et, par ce traitement, on n'a pas gagné leurs sympathies plus que celles des Alsaciens. Dans ses discours, M. de Bismarck n'a jamais préconisé vis-à-vis d'eux que la contrainte et la force, traitant leurs députés et leurs vœux avec cette hauteur méprisante dans laquelle il excellait.

Le nouveau chancelier adopte une méthode différente. Le rapprochement du gouvernement et du centre catholique, la fin du *Kulturkampf* y sont certainement pour quelque chose. D'autre part, le groupe polonais au parlement impérial s'est montré fort accommodant et a voté pour les récents crédits militaires et maritimes. Mais, d'où que soient venues les avances, la manière forte est abandonnée et fait place à la manière douce. Le comte de Zedlitz-Trützschler, nouveau ministre des cultes, a été gouverneur de la province de Posen. Il avait su y vivre sur un pied presque affectueux avec ses administrés. Il a apporté au gouvernement des intentions conciliantes. Les ordonnances contre l'emploi de la langue polonaise dans les écoles ont été atténuées en ce qu'elles avaient de plus rigoureux. Mais voici qui est mieux encore : Un prêtre polonais, le Dr de Stablewski, député au Landtag prussien, vient d'être appelé au siège archi-épiscopal de Posen-Gnesen. C'est un gros événement. Il était jusqu'ici de politique constante de placer des Allemands au sommet de la hiérarchie catholique dans les provinces polonaises de la Prusse. L'élévation de Mgr de Stablewski est une grande joie pour les Polonais et un sujet d'irritation extrême pour les nationaux-libéraux restés fidèles aux idées bismarckiennes.

Pour le dire en passant, le nouvel archevêque a, dans une occasion récente, prononcé un discours enthousiaste pour la triple alliance et la politique extérieure de Guillaume II. On s'explique maintenant la chaleur de son loyalisme. M. de Schorlemer-Alst, le nouveau chef du centre catholique, qui avait, contre l'*Osservatore romano*, organe du Saint-Siège,

soutenu la même cause, n'en a pas été moins brillamment récompensé : l'empereur vient de le faire entrer à la Chambre des seigneurs de Prusse.

Le 28 octobre, a commencé à Massaua, devant un tribunal militaire, le procès intenté au lieutenant Livraghi, et à son complice présumé, le commissaire Cagnassi. On a encore présents à l'esprit les récits dramatiques des tueries d'Abyssins dont, pendant plusieurs semaines, ont été remplies les colonnes des journaux italiens. Tout le monde réclamait alors, avec indignation, qu'on fit promptement justice de l'officier criminel, à l'instigation duquel avaient été commises ces horreurs. Depuis, l'émotion est un peu tombée. Les gouverneurs qui se sont succédé à Massaua ont soutenu que les prétendus massacres n'étaient que des exécutions nécessaires ; une part des responsabilités a été rejetée sur diverses personnes. A la veille du procès, Livraghi était presque blanchi, car y eut un grand nombre de personnes, des accusations portées contre lui.

Le tribunal ne s'est encore occupé que du chef de calomnie, relevé contre Cagnassi seulement, parce que le tribunal fédéral suisse n'a accordé l'extradition de Livraghi que pour les chefs d'homicide et de concussion. Mais les témoignages recueillis jusqu'ici n'en sont pas moins propres à relever Livraghi dans l'opinion publique. A la dernière audience, il s'est même produit un coup de théâtre. Un des principaux témoins, un certain Kassa, qui avait affirmé précédemment que c'était sur l'ordre de Cagnassi et de Livraghi qu'il avait dressé contre deux chefs indigènes un des plus odieux guet-apens, a déclaré et maintenu avec énergie que c'était l'avocat du gouvernement qui l'avait payé pour faire cette fausse dénonciation, et que l'instigateur du crime était l'interprète Freida. Voilà, on le voit, de nouvelles complications en perspective.

Le buste d'Amiel.

Genève, le 4 novembre.

Singulière destinée que celle d'Amiel ! Plus que tout autre, il a éprouvé la vérité du proverbe : « Nul n'est prophète en son pays. » Pendant de longues années, nous avons possédé un grand homme parmi nous sans nous en douter ; nous n'avons pas su le découvrir ; il a fallu qu'il nous revint de Paris après sa mort. Sa ville natale lui devait bien une réparation posthume. Elle lui a accordé les honneurs du bronze ; son buste vient d'être placé à l'Université, auprès de ceux de Marc Monnier et d'Albert Richard, au milieu des moulages d'après l'antique qu'on vient d'installer dans le vestibule de l'Aula. Le moins Grec des rêveurs aura à sa gauche Apollon, le dieu de la lumière ; à sa droite, la chaste Diane et, sous ses yeux, lui faisant face, la douloureuse Niobé. Noble compagnie !

Et le mauvais destin qui le fit vivre méconnu, lui si désireux d'éloges et de sympathies, semble le poursuivre encore après sa mort. Les éloges funèbres prononcés à l'Aula, en séance universitaire, étaient tempérés de tant de réserves et de réticences, qu'un homme d'esprit que vous connaissez bien et qui n'est pas de Genève me disait à l'oreille : « Cette petite fête... mais c'est l'écrasement d'Amiel par son buste. »

On a entendu M. Gourd lire une très forte

étude sur les idées philosophiques d'Amiel, son prédécesseur dans notre enseignement universitaire. M. Gourd planait à ces hauteurs spéculatives où l'éloge et le blâme apparaissent comme également indifférents ; il avait l'impassibilité sereine du sacrificateur qui enguirlande sa victime avant de l'immoler. Amiel, nous a-t-il dit, était un artiste, un rêveur absorbé dans les contemplations mystiques, homme excellent du reste et sans cesse préoccupé de sa destinée morale, mais, en somme, sa philosophie, vague et contradictoire, n'est qu'une haute littérature ; les éloquentes métaphores lui tiennent lieu de dialectique et ses raisonnements ont le charme des beaux paysages ; il s'est borné à jouer avec les idées, se résignant à ne pas conclure en face des problèmes essentiels. — Sentez-vous bien ce qu'un semblable langage, même enveloppé des formes oratoires les plus académiques, a de sévère dans la bouche d'un métaphysicien ?

Le président de la section littéraire de l'Institut, M. Emile Redard, chargé d'offrir au nom des souscripteurs le buste au Conseil d'Etat, a débuté par cet exorde *ex abrupto* : « Il a semblé que le buste que nous avons l'honneur de vous présenter fût une véritable tête de Turc. Nous n'avons pas non plus l'intention de faire d'Amiel un grand homme. » On nous l'a bien fait voir. Pour M. Redard, ce penseur solitaire s'est consumé en efforts inefficaces pour des résultats médiocres. Sa carrière fut inégale à la gloire posthume que lui valut la publication du *Journal intime*. Critique et poète, il n'a jamais été qu'un traducteur et un interprète. Les vers de *Jour à jour*, déclarés exquis par M. Renan, sont d'un virtuose exercé mais souvent puéril. On est agacé par le perpétuel « papillotage » de sa pensée. Il reste à Amiel le mérite d'avoir reconnu ses infirmités intellectuelles et l'insuffisance de son œuvre, et la gloire d'avoir, en un jour d'enthousiasme patriotique, composé le *Roulez tambours ! paroles et musique*.

Est-ce donc au poète de *Roulez tambours !* qu'on a élevé ce monument de bronze ? Il semble que l'auteur du buste — un fort beau morceau de sculpture d'ailleurs — l'ait ainsi compris. Lorsque le voile a été enlevé on a vu apparaître une martiale figure aux traits énergiquement modelés, la tête haute, le regard direct, rappelant vaguement Garibaldi par ses longs cheveux bouclés, par la coupe de la barbe et le manteau aux larges plis, fièrement jeté sur les épaules. Ce n'est pas là l'attitude d'un rêveur inhabile à l'action, qui a vécu replié sur lui-même et comme hypnotisé dans la contemplation obstinée de son être intérieur. L'erreur de M. Raymond nous étonne d'autant plus que nous n'avons pas oublié son buste d'Hennequin, admirable d'intelligence recueillie et qui semblait l'image symbolique de la jeunesse pensive.

Tous ceux qui ont pratiqué Amiel doivent reconnaître qu'il n'y avait rien de militaire en lui ; *Roulez tambours !* a été un accident de cette nature de Protée aux multiples métamorphoses. Il est presque dérisoire de faire de l'auteur du *Journal intime* un Rouget de l'Isle de la Suisse romande.

Ceux-là même qui ont pour Amiel le moins de sympathie intellectuelle eussent désiré entendre quelques-uns des orateurs d'hier parler en termes un peu plus nuancés d'un écrivain qui fut précisément l'homme des nuances infinies. C'est à peine si l'on a signalé sa valeur littéraire ; il eût convenu de la mettre en pleine lumière quand ce n'eût été que pour justifier

la cérémonie à laquelle on nous avait conviés. Amiel a eu ses fervents ; il en compte encore partout ailleurs que dans sa ville natale, et jusqu'en Amérique, où le *Journal* trouve de nombreux lecteurs. L'influence qu'il exerce est certaine sur ceux qui le citent comme leur maître et sur d'autres qui le suivent, tout en feignant de l'ignorer. En bien ou en mal, il a donc exercé une action sur la pensée contemporaine ; et il eût convenu d'en mesurer la force et l'étendue. Amiel est un des très rares écrivains romands qui auront leur place marquée dans l'histoire littéraire de ce siècle ; et cette place, il la mérite, certes, si l'on ne considère en lui que les dons de l'écrivain ; nous n'en voudrions d'autre preuve que quelques-unes des pages que l'on nous a lues en citations. On n'en écrit pas souvent de semblables en pays romand et même ailleurs.

Il est encore une autre justice à rendre à Amiel, lui qui était si parfaitement juste, si peu exclusif dans ses jugements littéraires. M. Philippe Godet nous a cité un bien beau mot d'un homme qui a beaucoup connu le philosophe genevois : « Je n'ai jamais vu, a dit M. Félix Bovet, de sceptique aussi profondément chrétien, ni de stoïcien aussi tendre. » Ses tristesses et ses désillusions ne l'avaient pas aigri ; bien que sa valeur n'eût pas été reconnue de son entourage, il n'eût pas, en son âme résignée, les rancunes amassées des génies incompris.

Le soir, au banquet de l'hôtel du Lac, un des anciens intimes d'Amiel, votre vénérable compatriote M. Herminjard, est venu nous dire combien Amiel avait été bon, surtout pour les petits et les humbles, d'un commerce charmant, plein d'égards même pour ses adversaires ; combien cet homme dont on a voulu faire le type du vieux célibataire égoïste, avait en réalité un cœur aimant et prêt à toutes les tendresses.

Avec une bonhomie vraiment exquise, M. Herminjard nous a donné une petite leçon qui a paru assez justifiée dans le cas présent. « A Genève, nous a-t-il dit, on peut être excellent sur sept points : si l'on manque au huitième on ne tient compte que de celui-là. »

C'est bien ainsi que nous en avons usé pour Amiel. Paris et l'Amérique, Lausanne et Neuchâtel proclament sa gloire et nous ne consentons à la reconnaître que sous les plus expresses réserves.

L'armée française.

En nous appesantissant sur les jugements portés par sir Charles Dilke sur les généraux qui sont aujourd'hui au premier plan dans l'armée française, nous avons dû écourter notre analyse de la seconde partie de son article de la *Fortnightly Review*.

Reprenons-en quelques passages qui nous semblent spécialement intéressants :

Ordinaire, une nation agit plus sagement en conservant le régime qui naît spontanément de sa nature propre qu'en adoptant celui d'un peuple de race différente et pourvu d'institutions originales. Or, à première vue, la France peut sembler avoir imité aussi fidèlement que possible le système militaire de l'Allemagne. Mais ce n'est là qu'une apparence. Au fond, beaucoup de choses que les Français eux-mêmes sont portés à considérer comme allemandes et à aimer assez peu, par cette raison, tout en les copiant, sont simplement modernes, ou si l'on veut scientifiques, et nées en quelque sorte fatalement des conditions présentes de la guerre.

En son petit soldat, la France possède au plus haut degré l'aptitude militaire ; en ses officiers du génie,

des attitudes pittoresques, il était fort bien en habit noir, et à l'extrémité du vaste atelier, les rides significatives de son front et de ses tempes disparaissaient tout à fait ; il ne semblait pas avoir plus de vingt-huit à trente ans.

L'œil exercé d'Aristide avait saisi l'occasion. Posant sous le regard de Lina comme devant l'objectif d'un photographe, il prit aussitôt un air inspiré. Ses yeux bleus se nichèrent dans les anfractuosités d'un plâtre fixé au mur derrière Mlle Lemartroy, et il sembla absorbé dans des méditations graves, touchant la vie future, tout au moins.

Il regardait le plâtre, mais il voyait Lina. La présence de cette nouvelle venue, si jolie et si visiblement l'objet de l'attention générale, devenait pour lui un objet de haute importance.

Qui était-elle ? qu'en voulait-on faire ? — Bah ! se dit-il, encore un mariage que Léo va rater, selon sa coutume. Si le mariage est bon pour lui, il sera bon pour moi... Il faut toujours essayer ; on ne sait pas !

A ce moment, Léo lui toucha le bras. — Beau ténébreux, lui dit-il, tu rêves, au lieu d'entrer. Tu fais des vers dans les embrasures ? Viens rassurer ma mère ; il paraît que tu lui manques !

— Mme de Favière est trop bonne, dit Bellet, en prenant l'apparence d'un homme du monde presque tout à fait irréprochable.

Il s'empressa vers la maîtresse de la maison avec une bonne grâce un peu affectée. Rien de ce qui venait de lui ne pouvait être tout à fait naturel, quoique la note discordante fût parfois si faible qu'on eût eu peine à affirmer son existence. Après avoir salué Mme de Favière, il resta à demi incliné, tourné vers Lina, forçant ainsi la présentation.

— M. Aristide Bellet, Mlle Lemartroy, dit la bonne dame.

Immédiatement, Aristide s'insinua sur un tabouret de peintre égaré là, et se trouva assis en face de Lina, son claque sur les genoux, les jambes ramassées sous

FEUILLETON DE LA GAZETTE

L'HÉRITIÈRE

par HENRY GRÉVILLE

— Ça aurait peut-être fait treize à table, dit Mme Bellet philosophiquement. J'ai une bonne blanquette de veau, tu ne seras pas bien malheureux. Allons, je vais te préparer une belle chemise blanche et ton habit noir.

— C'est ça, et moi, je vais faire un tour à la brasserie, dit Aristide en passant son paletot.

— Ne te mets pas en retard, cria la grosse dame pendant qu'il descendait l'escalier.

La voix déjà lointaine d'Aristide répondit pendant qu'il s'engouffrait dans l'escalier noir et mal ciré :

— Ce sera toujours assez tôt pour l'agrément que j'en aurai.

VI

Mme de Favière déployait toutes ses bonnes grâces à l'adresse de Mlle Lemartroy. Assise auprès de la chaise où s'était placée la jeune fille, elle lui expliquait par le menu l'origine et l'importance des œuvres d'art dont l'atelier était peuplé.

Sans qu'elle pût s'en douter, le dîner avait été préparé pour Lina : un peu pour que M. de Favière la vit à son aise avant de commencer un grand portrait d'elle, et beaucoup pour donner à Léo l'occasion d'entamer une cour assidue qui finirait, s'il plaisait à Dieu, par un mariage.

Mme Vallencour admirait infiniment le talent de Favière ; un portrait de Favière lui paraissait le suprême de l'élégance. Sa fortune s'était arrondie à une époque où la gentillesse de son minois s'était transformée en bonhomie, et où elle ne se souciait plus, elle le disait elle-même, de laisser à ses mœurs et neveux l'image encombrante d'une dame

faite comme tout le monde. Mais les traits purs et charmants de sa pupille ne devaient pas échapper au pinceau vainqueur qui avait légué à la postérité tant de physionomies agréables ; après six mois révolus de grand deuil, elle avait engagé Lina à se laisser portraiturer, et Lina avait consenti.

De là à épouser Léo, il y avait loin ! L'imagination de Mme de Favières n'avait pourtant fait qu'un bond. Marie Léo était le rêve de sa vie, et Léo s'y prêtait bien mal ! A l'envers de son ami Aristide, qui n'avait pas d'autre droit, le brave garçon fuyait devant toute insinuation matrimoniale ; il avait une manière de déjouer les combinaisons maternelles qui mettait les jeunes filles de son côté.

— Voyez un peu, leur disait-il en confidence à la troisième rencontre, est-ce que ce ne serait pas gentil si nous pouvions toujours être bons amis comme cela ? Vous causons, je vous fais rire, tout à l'heure je vais vous inviter à dîner, et vous accepterez. Je vous menerai ensuite au buffet, et je vous jure que je vous obtiendrai une glace, quand il faudrait, pour y parvenir, fourrer deux ou trois somnifères dans les seules à champagne ! Eh bien ! quand j'aurai fait tout cela pour vous être agréable, mademoiselle, votre maman vous dira : — Ce monsieur Léopold de Favières, — remarquez qu'elle ne nommera Léopold, ce qui est une aggravation de peine imméritée, — comment te plaît-il ? Supposez alors, mademoiselle, que vous répondiez : — Je ne sais pas, maman, je n'ai pas fait attention à lui ! Alors on se figurera que vous m'avez remarqué, et tout le monde vous parlera de moi jusqu'à ce que vous m'avez en la plus légitime horreur.

Les uns vous diront que j'ai mauvais cœur ; d'autres, que je ruine ma famille ; d'autres enfin, que j'ai un bouton sur le nez, — et vous pouvez vous assurer en ce moment que c'est une indigne calomnie. Mais à force de l'entendre dire, vous le croirez, et vous me direz, quand je viendrai humblement vous demander un tour de valse : — Je suis engagée, monsieur ! avec un petit ton sec qui me fera froid dans le dos ! — Tandis que si vous disiez tantôt, en rentrant, à madame

voilà comme tout le monde. Mais les traits purs et charmants de sa pupille ne devaient pas échapper au pinceau vainqueur qui avait légué à la postérité tant de physionomies agréables ; après six mois révolus de grand deuil, elle avait engagé Lina à se laisser portraiturer, et Lina avait consenti.

De là à épouser Léo, il y avait loin ! L'imagination de Mme de Favières n'avait pourtant fait qu'un bond. Marie Léo était le rêve de sa vie, et Léo s'y prêtait bien mal ! A l'envers de son ami Aristide, qui n'avait pas d'autre droit, le brave garçon fuyait devant toute insinuation matrimoniale ; il avait une manière de déjouer les combinaisons maternelles qui mettait les jeunes filles de son côté.

— Voyez un peu, leur disait-il en confidence à la troisième rencontre, est-ce que ce ne serait pas gentil si nous pouvions toujours être bons amis comme cela ? Vous causons, je vous fais rire, tout à l'heure je vais vous inviter à dîner, et vous accepterez. Je vous menerai ensuite au buffet, et je vous jure que je vous obtiendrai une glace, quand il faudrait, pour y parvenir, fourrer deux ou trois somnifères dans les seules à champagne ! Eh bien ! quand j'aurai fait tout cela pour vous être agréable, mademoiselle, votre maman vous dira : — Ce monsieur Léopold de Favières, — remarquez qu'elle ne nommera Léopold, ce qui est une aggravation de peine imméritée, — comment te plaît-il ? Supposez alors, mademoiselle, que vous répondiez : — Je ne sais pas, maman, je n'ai pas fait attention à lui ! Alors on se figurera que vous m'avez remarqué, et tout le monde vous parlera de moi jusqu'à ce que vous m'avez en la plus légitime horreur.

Les uns vous diront que j'ai mauvais cœur ; d'autres, que je ruine ma famille ; d'autres enfin, que j'ai un bouton sur le nez, — et vous pouvez vous assurer en ce moment que c'est une indigne calomnie. Mais à force de l'entendre dire, vous le croirez, et vous me direz, quand je viendrai humblement vous demander un tour de valse : — Je suis engagée, monsieur ! avec un petit ton sec qui me fera froid dans le dos ! — Tandis que si vous disiez tantôt, en rentrant, à madame

voilà comme tout le monde. Mais les traits purs et charmants de sa pupille ne devaient pas échapper au pinceau vainqueur qui avait légué à la postérité tant de physionomies agréables ; après six mois révolus de grand deuil, elle avait engagé Lina à se laisser portraiturer, et Lina avait consenti.

la plus haute science; en son artillerie, la meilleure qu'il y ait au monde, selon toute apparence. Ses officiers (si l'on excepte les états-majors) et ses sous-officiers ne semblent pas, en moyenne, aussi rompus aux bonnes traditions militaires que ceux de l'Allemagne. Mais l'aptitude guerrière de ses simples soldats peut compenser bien des insuffisances, et s'il y a parfois à la tête de ses corps d'armée ou de ses divisions des chefs ou trop âgés ou positivement incapables, ces généraux ont presque toujours assez de bons sens pour s'effacer à propos et laisser leurs colonels se tirer d'affaire.

Quant aux manœuvres de septembre en elles-mêmes, elles ont naturellement participé de l'irréalité propre à toutes les expériences de ce genre et dans une mesure plus large peut-être qu'il n'est ordinaire aux manœuvres prussiennes, autrichiennes et britanniques. On cherchait visiblement assez peu à imiter de point en point la guerre véritable. Par exemple, le succès de la marche de nuit a été assuré par d'énormes torches flamboyant en tête de chaque régiment et qui n'auraient pas manqué de décourager leur présence; les avant-postes ont toujours été mal gardés; c'est à peine si l'on s'inquiétait de placer des vedettes et des sentinelles, sans doute à raison des fatigues supplémentaires que ce service aurait infligées aux troupes; des généraux passaient avec tout leur état-major dans les lignes ennemies; un commandant de corps d'armée prenait position, pour donner ses ordres, à 400 mètres de l'infanterie adverse et essayait, sans y prendre garde, un feu qui lui aurait tué ou blessé tout son monde; des convois de vivres s'avançaient sans défiance sous le nez même de l'ennemi; des escadrons montés sur bicyclette et sans armes suivaient ingénument des routes que personne ne gardait... Tout cela était sans importance aux yeux des généraux français; il s'agissait pour eux d'une grande expérience stratégique et non point des détails qui ressortissent plutôt à des manœuvres de division; de savoir si le soldat marche bien et si les généraux s'entendent à manier de grandes masses plutôt que de se garder contre un ennemi imaginaire. N'empêche que les habitudes de vigilance sont toujours bonnes à pratiquer et que des troupes aussi négligentes des précautions aussi essentielles à la guerre pourraient bien s'en mal trouver au début d'une campagne. Il y a certainement là un danger à signaler.

D'autre part, la direction des marches par l'état-major a été parfaite; mais ces marches avaient été préparées avec le plus grand soin, plusieurs semaines d'avance, à Paris, par l'état-major général. On doit se demander s'il n'aurait pas été plus instructif de laisser quelque place à l'imprévu. Le spectacle que nous avons eu sous les yeux a montré au monde que les soldats français savent marcher, et c'est un grand point; il n'a fait que créer la présomption, sans établir la preuve, de l'aptitude de l'état-major à bien régler ces marches dans les conditions ordinaires de la guerre.

Le service de l'intendance a admirablement fonctionné. Mais les cantonnements, les dates et les heures ayant été réglées longtemps à l'avance, le travail des commissaires aux vivres se trouvait tout tracé et ces messieurs n'avaient même pas à surmonter les difficultés inhérentes à l'existence d'une base d'opération et d'une ligne de communication. Il n'y avait ni base, ni ligne; les contraires se faisaient tout autour des armées; les bouchers carcachaient au flanc de chaque corps; pas une tentative n'a été ébauchée pour capturer un convoi.

Une nuit, l'armée française a couché au bivouac. Personne n'a tenté de troubler son repos. La cavalerie a été peu ou point employée à des reconnaissances. Bref, l'ensemble des manœuvres était une image très imparfaite et très affaiblie de la guerre.

Ce qui s'en dégage donc au premier plan, c'est l'admirable tenue des troupes en marche, — spécialement celle des chasseurs à pied, formés en bataillons et par suite mieux commandés par des hommes plus jeunes, plus dispos, plus hardis. La discipline a toujours été parfaite. Sir Charles Dilke n'a pas vu, une seule fois au cours des manœuvres, des hommes ivres ou bruyants, si ce n'est le soir et aux cantonnements.

**

La question qui préoccupe toujours l'observateur, en présence des armées contemporaines, est celle de la valeur relative de la France et de l'Allemagne. Sir Charles Dilke, sans tenter d'esquisser un parallèle à peu près impossible, fait remarquer que le système d'armement aux manœuvres lui paraît très inférieur à celui des Allemands. Il est difficile au même homme, dit-il, d'être à la fois directeur de la scène et grand premier rôle; or, c'est précisément le problème qui se trouvait imposé au général Sautter tout à la fois organisateur des manœuvres, arbitre suprême et dans la dernière période des opérations, commandant en chef une des armées opposées.

Autre différence: les Français, en marche, s'inquiètent beaucoup moins que les Allemands de garder une allure uniforme; ils sont enclins à accélérer le pas quand ils arrivent devant un groupe de spectateurs, à la traversée des villages, par exemple, ou vers un carrefour. Leur discipline n'en est pas moins excellente; sans ressembler à celle des Prussiens, elle est peut-être tout aussi bonne.

Celle des officiers généraux est moins certaine; mais les Allemands se trompent fort en supposant que

les petites jalousies et rivalités de personnes paralysaient le commandement.

Les lignes de tirailleurs français avançaient plus lentement, à l'attaque, qu'il n'est habituel chez les Allemands. Sans doute, c'est pour mieux viser. Les Français se servent moins que les Allemands des outils à retranchements provisoires. Ils ne croient pas qu'il soit possible à la cavalerie d'attaquer les masses d'artillerie et déclarent que, si la chose est possible contre l'artillerie allemande, c'est que celle-ci est de qualité inférieure. Par contre, les Allemands méritent beaucoup plus de soin que les Français n'en ont mis aux manœuvres de cette année, à empêcher leur artillerie de se trouver à proximité dangereuse de l'infanterie ennemie.

Le culte des côtés scientifiques du système allemand a été depuis vingt ans si exclusif et si fervent chez la plupart des hommes de guerre, dit en terminant sir Charles Dilke, qu'il a fini par investir les Prussiens d'une sorte d'infailibilité: il en a conclu volontiers que, si les Français prétent le flanc à quelques critiques, ou simplement suivent des méthodes tant soit peu différentes, ils doivent nécessairement être battus dans la fameuse « guerre prochaine ». La vérité est que les Prussiens ne sont nullement infailibles. Leurs erreurs furent nombreuses en 1870 et leur système était alors très loin de la perfection; ils ont pu l'améliorer considérablement; mais on doit tenir pour certain que toutes les armées du monde auront leurs défauts propres jusqu'à la consommation des siècles ou jusqu'à l'établissement de la paix universelle.

En temps de guerre, les erreurs de tout genre sont encore plus nombreuses qu'en temps de manœuvres; c'est pourquoi il ne faut pas attribuer aux bévues de détail une importance exagérée, ni surtout en tirer des conséquences générales. Le général Sautter peut, à bon droit, être fier de la manière dont les opérations qu'il a dirigées dans l'est ont été réglées par son état-major et exécutées par ses troupes. Les juges les plus difficiles ont été unanimes à en constater l'éclatant succès, sauf, sur le point spécial du commandement de la cavalerie, qui a donné lieu à des divergences d'opinion. L'artillerie et le génie ont admirablement rempli leur devoir et montré une intelligence parfaite des nécessités de la guerre moderne. Les déploiements d'infanterie ont été merveilleux. Les généraux français ont prouvé qu'ils savaient manier d'énormes masses d'hommes, et si leurs subordonnés ne sont pas tous d'égal mérite, c'est un malheur qu'ils ont sans doute en commun avec ceux des armées françaises et étrangères dans tous les temps. La France, en un mot, sait désormais qu'elle a retrouvé sa force militaire et qu'elle est pleinement en mesure de se défendre.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 4 novembre.

Reconstitution de l'extrême-gauche. — Les modérés suivront-ils cet exemple? — Une candidature fantaisiste.

L'agitation politique causée par la séance de samedi dernier n'est pas encore calmée. Sur la question de dissolution anticipée de la Chambre, on remarque que la presse radicale n'a rien répliqué à la menace formulée par M. Emmanuel Arène. De l'autre côté, on s'accorde plutôt à considérer la proposition comme une idée exclusivement personnelle, lancée un peu à la légère.

Le *Siccle*, cependant, s'est enthousiasmé pour cette idée, en formulant par les mots « stabilité ou dissolution » le programme que la majorité devrait, selon lui, adopter.

Mais il y a autre chose. Non content de se séparer de la masse du parti républicain par son discours de samedi, M. Clémenceau songe à reconstituer le groupe parlementaire de l'extrême-gauche. C'est l'exécution après la menace. Une réunion préparatoire aura lieu dans ce but demain au Palais-Bourbon, on en cite les noms des députés qui ont déjà adhéré au projet. MM. Camille Pelletan, Leydet, Camille Dreyfus, Tony Réville, Millerand, Mathé, Rathier en sont, et l'on suppose que le groupe nouveau pourra bien comprendre une cinquantaine de membres.

A première vue, il ne semble pas que la reconstitution de l'extrême-gauche doive amener une modification bien profonde dans la politique. Si la majorité républicaine se trouve par le fait divisée, ce n'est pas une pure question d'étiquette qui en est la cause. La division s'est déjà manifestée samedi. Elle existe, comme cela a été dit et répété, depuis la disparition du boulangisme comme adversaire à redouter. Les cinquante députés environ qui se feront inscrire à l'extrême-gauche sont les mêmes qui volaient déjà constamment contre le cabinet, chaque fois en particulier que se posait une de ces questions, religieuses ou so-

ciales, dont les radicaux sont habitués à se faire une plateforme électorale.

Si l'on se reporte, cependant, aux débuts de la Chambre actuelle, alors qu'on discutait sur la reconstitution ou l'abolition de tous les anciens groupes, on peut craindre qu'il n'y ait là un premier pas vers un retour au fractionnement permanent de la majorité.

L'exemple de M. Clémenceau sera-t-il suivi? Après la résurrection de l'extrême-gauche, verra-t-on celle de trois ou quatre autres groupes, y compris celui des « sauvages »? Et assisterons-nous au renouvellement des luttes de petites chapelles, dont le renversement d'un ministère était généralement le résultat? C'est là que paraît être la question capitale.

Si au contraire M. Clémenceau et ses amis n'aboutissent qu'à donner un peu plus de cohésion à la fraction radicale qui regrette les luttes politiques, la période des crises ministérielles et l'époque où la Chambre ne pouvait aborder en paix une discussion d'affaires; si cette fraction se trouve opposée à tout le reste du parti républicain, il n'y aura pas grand chose de compromis.

On parle d'une nouvelle candidature pour l'élection de Lille, celle de M. Bouly de Lesdain, connu surtout du public par un drame en chemin de fer et par le procès qui s'en est suivi. C'est lui qui avait, il y a quelques mois, tiré sur l'amant de sa femme et qui a été condamné pour ce fait. La candidature est ainsi passablement fantaisiste. On pourrait même se demander si quelque adversaire de M. Clémenceau n'a pas imaginé cette combinaison pour apporter un argument nouveau dans la fameuse discussion du droit des candidats détenus d'être mis en liberté.

Il est arrivé d'Alger de meilleures nouvelles de Mgr Lavergne. Le cardinal, qu'on croyait perdu, se rétablit rapidement, au dire d'une dépêche.

Le *Journal des Débats*, commentant la reconstitution de l'extrême-gauche, écrit :

Quant aux hommes politiques et aux journaux qui se répandent en lamentations plaintives ou en exhortations sentimentales à propos de la réunion de jeudi, leur naïveté nous fait sourire. Ils ont l'air de penser que l'extrême-gauche avait cessé d'exister. C'est une pure illusion. M. Clémenceau et ses amis ne tenaient pas, il est vrai, de réunions en forme, avec président, secrétaires et questeurs. Mais peut-on croire, sérieusement, qu'il n'y avait plus d'extrême-gauche? Nous serions curieux d'apprendre quand les radicaux ont donné les témoignages de cette sagesse à laquelle on les supplie aujourd'hui de ne pas renoncer. Est-ce dans l'affaire des congrégations, à la fin de l'année dernière? Est-ce en janvier, à propos de *Thermidor*? Est-ce au mois de mai, dans les débats qui se sont engagés sur le malheureux épisode de Fourmies? L'extrême-gauche s'est montrée, en ces occasions et en mainte autre, toute prête à voter contre le gouvernement dès qu'il faisait mine de résister à ses exigences. Elle menace, dit-on, de cesser d'être ministérielle. Quelle bonne plaisanterie! L'extrême-gauche n'a jamais été ministérielle. Elle a toujours pris ce qu'on lui accordait, sans rien donner en échange. C'est ce qu'elle a fait hier. C'est ce qu'elle continuera de faire demain. Toute la différence c'est que 100, ou 120 ou 150 radicaux de la Chambre se réuniront quelquefois, hors des séances, et pratiqueront, en vertu d'un accord, la politique que, jusqu'ici, ils pratiquaient spontanément. Il n'y a vraiment pas là de quoi tant s'émouvoir, et l'idée ne nous vient pas de nous jeter à leurs pieds pour les conjurer de renoncer à leur dessein.

Nous nous en féliciterions plutôt. S'ils se constituent en groupe, les radicaux donneront un bon exemple, ils feront justice d'un sophisme dont la majorité républicaine a été trop longtemps la dupe. Nous n'avons jamais compris pourquoi il serait interdit à un certain nombre d'hommes politiques, ayant des opinions communes, de se réunir et de concerter leur action parlementaire. Rien n'est plus légitime. Rien n'est plus utile. Pourtant, l'horreur des groupes était passée, depuis deux ans, pour la plupart des députés, à l'état d'idée fixe. C'était une véritable superstition. On avait craint, au Palais-Bourbon, de commettre une sorte de sacrilège contre la concentration en s'assemblant ostensiblement à plus de trois ou quatre pour causer politique. L'extrême-gauche va, paraît-il, rompre le charme. Gémir ou s'indigner de cette initiative serait fort puéril. Ce qu'il faut, c'est l'imiter. Ce qu'il faut, c'est que les modérés de la Chambre, eux aussi, s'organisent, se constituent, agissent en parti politique. Si l'exemple des radicaux les y décide, ce sera une raison de plus pour que nous ne regretions en aucune façon la « résurrection » de l'extrême-gauche.

D'autre part, M. Paul de Cassagnac dit dans l'*Autorité* :

Jusqu'à présent, et depuis tantôt quatre années, le parti radical semblait absolument mort, ou du moins faisait le mort.

gard hostile du côté du poète, mais ce n'était qu'une vaine démonstration; voyant qu'ils n'y pouvaient rien, ils se résignèrent comme les autres.

Aristide déclama d'une voix forte un sonnet sur l'injustice des temps. La facture était médiocre, mais les deux derniers vers sonnaient bien et signifiaient quelque chose. On applaudit.

Et maintenant, lui dit Léo à l'oreille, le mode langoureux. Mais pas trop... nous sommes très fines.

Mme Vallencour était venue s'asseoir auprès de la jeune fille avec un peu d'inquiétude. Elle craignait que ces impressions nouvelles ne fussent pas toutes de nature à plaire à Lina, et elle s'efforçait de lire à la dérobée sur ce charmant visage. Elle n'y trouva qu'une expression de curiosité amusée; les yeux brillaient, la bouche sérieuse s'ouvrait légèrement pour respirer, tout ce jeune corps était alerte et bien éveillé. Lina surprit le regard de sa vieille amie et lui adressa un sourire en réponse.

— Pas fatiguée?

— Pas du tout. C'est intéressant.

Aristide commença un autre sonnet. C'était la plainte vague de celui qu'on aime sans aimer, qui voudrait et n'ose, et demande un peu d'encouragement. Il y avait là dedans des perles et des roses, et des fragrances — pas ambiantes, — et des détresses, et une infinité de mots semblables.

— Très joli, murmuraient les dames quand il eut terminé.

— Très joli, mon cher, merci, délicieux! dit Léo en serrant la main d'Aristide.

A son oreille il ajouta :

— Tu devrais en faire un autre; celui-là a déjà beaucoup servi. Convenis qu'une aussi délicate personne mérite bien les honneurs d'un sonnet neuf!

Bellet sourit d'un air distrait et, s'approchant des dames sans affectation, se laissa complimenter. Dans cette maison hospitalière, il avait su intéresser à sa destinée deux ou trois femmes excellentes, mais sans grande pénétration, qui le trouvaient très gentil et qui

L'aventure boulangiste lui avait été fatale.

Comme c'était lui, en effet, qui avait créé, inventé le général Boulanger, il était naturel qu'il portât le poids et la responsabilité de tout ce qui fit plus tard le sursis général.

Car je me souviens du temps où, l'*Autorité* et la *Justice* s'imprimant dans la même maison, au faubourg Montmartre, je rencontrais perpétuellement, dans les escaliers, le général qui descendait de chez M. Clémenceau.

Or, le général Boulanger étant mort, le boulangisme étant devenu de l'histoire ancienne, les radicaux veulent et entendent se séparer de leurs anciens alliés et se replacer à l'avant-garde du parti républicain.

Ils se refusent, eux qui se prétendent des apôtres du progrès et des gens de réformes, à se mêler et à se confondre plus longtemps avec les opportunistes et les centraux.

Ils sont pressés de reprendre leur individualité.

Et la mise en liberté de Lafarge leur a semblé une bonne occasion de dire à leurs anciens associés et compères : « Bonssoir, messieurs ! »

C'est dans ce sens-là qu'il faut interpréter l'intervention quelque peu cassante de M. Clémenceau.

Chacun sent qu'il est temps de choisir son terrain pour les élections générales prochaines.

Les radicaux s'en rendent parfaitement compte.

J'ose espérer que la droite le comprendra également et verra que le temps des tergiversations est passé pour tout le monde.

Chacun à sa place! Chacun à son rang!

Les radicaux à l'extrême-gauche et les conservateurs à l'extrême-droite.

Ceux qui resteront au milieu seront broyés.

NOUVELLES POLITIQUES

— A l'occasion de sa fête, Mgr Turinaz, évêque de Nancy, en recevant le clergé, a prononcé une allocution dans laquelle il a fait allusion aux événements de Rome et au procès de l'archevêque d'Aix. Il a déclaré que son silence au sujet de la circulaire de M. Fallières ne doit pas être interprété faussement. S'il n'a pas suivi certains de ses collègues, c'est qu'il ne croit pas que la voie de la protestation soit la meilleure pour arriver à une entente loyale avec la république. Il ne blâme pourtant aucun de ses collègues, car chacun est libre de soutenir son opinion personnelle, mais il pense, après réflexion, qu'il faut laisser de côté toutes les protestations à grand fracas, qui ne peuvent qu'être stériles et qu'empêcher une conciliation désirable.

Mgr Turinaz a dit en terminant qu'il était moins que jamais disposé à combattre la république et que son ministère s'exercerait uniquement sur les fidèles de son diocèse. Il estime que les luttes de partis doivent disparaître devant le triomphe de la France en Europe et dans le monde entier.

— Le correspondant du *Standard* à Berlin dit que les Russes ont l'intention de construire une route à travers le Pamir jusqu'à la frontière indienne, au printemps prochain, afin de faciliter les moyens de communication avec les caravanes du Turkestan, de Bokhara, etc.

On croit que la plupart des tribus du Pamir sont bien disposées envers la Russie.

Les agents de la Russie leur promettent les mêmes privilèges qu'aux tribus de l'Asie centrale soumises depuis 1883, si elles consentent aussi à faire leur soumission à la Russie.

Ces privilèges comprennent l'abolition des taxes, ce qui, pour ces tribus, est d'une importance capitale.

Les chefs de ces peuples les convoqueront à une réunion générale des tribus au commencement du printemps prochain, afin de délibérer sur cette question.

— On ne connaît encore qu'un petit nombre de résultats des élections de mardi dans les Etats de l'Union américaine; mais les deux plus importants peuvent être dès maintenant prévus : M. Mac Kinley, républicain et l'auteur des tarifs douaniers, sera élu gouverneur de l'Ohio avec une majorité d'environ 10,000 voix, tandis qu'à New-York le candidat des démocrates, M. Flower, l'emportera avec près de 40,000 voix de plus que son concurrent républicain. Il semble que les démocrates aient obtenu la majorité au Maryland, au Massachusetts, au New-Jersey, dans l'Iowa et en Virginie, tandis que les républicains sont vainqueurs en Pensylvanie. Mais ce ne sont là que des résultats partiels, dont il est difficile de tirer encore aucune conclusion.

L'escadre russe à Brest.

Paris, 4 novembre.

A propos du séjour en rade de Brest de deux vaisseaux russes, le *Minin* et le *Dmitri-Donskoi*, dit le *Figaro*, on s'est demandé pour quelles raisons le gouvernement n'avait pas invité les officiers et les marins du tsar, ainsi que le demandaient un assez grand nombre de journaux.

On a été assez étonné de voir le gouvernement résister, pour ainsi dire, à ce mouvement d'opinion, et on a cru, dans le public, que cette résistance provenait d'une foule de raisons de haute politique et de diplomatie.

lui souhaitaient beaucoup de bien, à condition de n'avoir pas à s'occuper de lui.

Ces bonnes âmes l'ensevelirent sous les fleurs, et il les laissa faire avec beaucoup d'indulgence.

Mlle Lemaitry ne paraissait pas très enthousiasmée; sa nature droite et sincère n'avait trouvé dans ce second sonnet rien de ce qui pouvait lui plaire. Lorsque, après avoir fait cauteleusement le tour de l'aréopage, Aristide revint à elle, il se tint debout à une petite distance, de façon à se faire voir de profil, ce qui lui seyait bien, et sembla ignorer le voisinage.

Favières, qui sentait un froid planer sur cette fin de soirée, ouvrit alors le piano sans affectation. Bellet sentit qu'on lui coupait l'herbe sous le pied; s'il ne trouvait pas moyen de parler à Lina sur-le-champ, tout espoir de nouer des relations avec cette belle personne pouvait être perdu. Il se tourna vers elle, en se penchant un peu, ce qui donne aux hommes un air de protection chevaleresque.

— Mademoiselle, dit-il, vous allez me trouver bien hardi; me serait-il permis de vous adresser une question?

Lina inclina la tête en réponse.

— Des deux sonnets que je viens d'avoir l'honneur de réciter devant vous, lequel vous a paru le moins indigne d'être écouté?

— Le premier, monsieur, assurément! répondit la jeune fille en toute franchise.

— C'est aussi celui que je préfère, répliqua Bellet avec un demi-sourire.

— Farceur! murmura Léo en poussant avec vivacité son index entre les côtes de son ami, qui se redressa un peu vivement.

Mme Vallencour n'avait pas entendu Léo, mais depuis un moment elle examinait Aristide avec un soin qu'il était loin de soupçonner, et soudain elle conçut une antipathie, allant presque jusqu'à l'aversion, pour ce jeune homme onctueux et poli comme un pain de savon de toilette. Comme c'était une femme honnête et franche, et que sa position indé-

Au ministère des affaires étrangères, on nous a donné avec beaucoup de bonne grâce la vraie cause de cette abstention. Elle est toute simple.

Le gouvernement n'a fait aucune invitation, parce que la venue des deux vaisseaux en rade de Brest était tout simplement une visite maritime et non une visite internationale.

Elle n'avait aucun caractère officiel; elle n'était ni annoncée, ni prévue, comme tout l'être des longtempes à l'avance la visite d'une escadre. Les vaisseaux le *Minin* et le *Dmitri-Donskoi* ne portaient pas de pavillon amiral.

Il n'y avait donc aucune comparaison à établir entre notre visite de Cronstadt, diplomatiquement préparée, et cette arrivée fort naturelle, arrivée qui se renouvelle plusieurs fois par an.

Les marins russes seront fêtés par nos populations maritimes partout où ils se présenteront. Ce sont là des manifestations locales très imposantes et très cordiales, que le gouvernement constate avec satisfaction, mais rien de plus.

Ajoutons (mais nous ne tenons pas ce renseignement du quai d'Orsay) que nous aurons bientôt l'honneur et la joie de rendre aux marins russes les acclamations et les invitations dont les marins français ont été l'objet.

Rien n'est encore décidé, rien n'est encore fixé, mais il est très probable qu'au printemps prochain une escadre russe viendra sur nos côtes de Bretagne et sera officiellement et solennellement reçue par le gouvernement.

On cherchera même à faire coïncider la visite de cette escadre avec le voyage que le président de la République a l'intention de faire en Bretagne.

Ce sera l'éclatante réponse à Cronstadt.

La conférence de la paix.

Rome, 4 novembre.

Seize discours ont été prononcés hier au Capitole à l'inauguration de la conférence interparlementaire; celui de M. Biancheri a été fort remarquable :

« Jamais, dans ma longue carrière parlementaire, a-t-il dit, je n'ai éprouvé une aussi grande satisfaction qu'aujourd'hui en voyant un si grand nombre de représentants des peuples civilisés venir travailler pour la cause de la justice et de l'humanité, et pour répandre partout les fruits de la paix, de la concorde et de l'amour. »

Il exprime ensuite la confiance que les efforts réunis de tant de gens de cœur réussiront à faire trouver les moyens d'obtenir un arbitrage.

« J'en ai d'autant plus la confiance, ajoute-t-il, que nous sommes rassemblés ici dans ce Capitole, où l'on venait un jour des terres lointaines porter les tributs du service, tandis que nous apportons aujourd'hui le tribut de la fraternité. »

M. Biancheri a exprimé également la nécessité de ne pas toucher à certaines questions particulières dont la discussion sortirait des limites de la compétence de l'Assemblée.

M. Imbriani a demandé la parole, ce qui épouvanta

M. Biancheri, sachant bien ce que pouvait dire l'apôtre de l'irréductibilité. Il lui a envoyé un député pour l'inviter à s'abstenir et a donné aussitôt la parole à M. Baumbach, vice-président du Reichstag de Berlin. M. Baumbach parle en allemand et bien peu le comprennent. On saisit seulement qu'il dit que les Allemands aiment Rome, l'Italie et son peuple, et qu'il affirme résolument que le peuple allemand veut la paix, et qu'il termine par le souhait qu'à Rome se fonde un nouvel empire, celui de paix.

M. Stanhope, de la Chambre des communes de Londres, parle en anglais. Il dit que Rome célèbre aujourd'hui une de ses étapes dans la voie de la civilisation. Suivant lui, cette réunion ne peut pas être stérile, parce que, si même les gouvernements restaient sourds à sa voix, on aurait parlé non aux hommes d'Etat, mais aux peuples.

Le délégué roumain Uferia dit que les Roumains viennent à Rome avec un sentiment différent des autres délégués. Ils viennent pour baser les reliques de Rome leur mère; il rappelle que la Roumanie, qui se trouve aux confins de la civilisation, a donné à Rome Trajan.

Il discourt le plus applaudi a été celui de M. de Douville-Maillefeu :

« C'est avec émotion, dit-il, que je parle dans cet historique Capitole, non au nom du gouvernement français, mais du peuple, dont nous sommes les représentants. Habités à respecter Rome comme le sanctuaire de la liberté et du droit, c'est ici que nous devons réunir nos efforts pour faire cesser l'empire de la force brutale. La France ne failira pas à cette tâche; elle est toujours le pays qui, le premier, a fait la Déclaration des droits de l'homme et, si nous sommes ses enfants, ce que nous devons faire ici, c'est la charte des droits des peuples et des devoirs des gouvernements. Je termine en faisant des vœux pour que l'Italie unifiée, avec Rome capitale, soit toujours, comme elle l'est maintenant, un foyer de liberté, de justice et de raison. »

Le représentant de la Belgique a dit combien il était heureux d'avoir entendu les délégués allemands et français déclarer que leurs pays voulaient la paix. « S'il y a un pays qui doit être satisfait de ces déclarations, c'est la Belgique qui se trouve entre ces deux voisins colossaux. »

Ce matin commencent, dans la salle du palais des Beaux-Arts, les travaux de la conférence. La premiè-

pendante d'une part, son absence absolue d'ambition de l'autre, lui avaient donné son franc parler dans toutes les occasions de son existence, elle ignorait absolument l'art de cacher sa pensée. Elle allait faire à voix basse quelque réflexion désobligeante pour le beau poète, lorsqu'un accord plaqué sur le piano l'interrompit.

Une voix de ténor assez faible, mais charmante, commença une des plus jolies chansons de Nadaud : « Entre Lyon et Condren. »

La simplicité des paroles, le rythme allègre de la musique, presque pareille à une complainte innocente, touchèrent sur-le-champ le cœur de Lina. Se soulevant un peu sur son siège, elle écouta, charmée, ce rêve d'idylle bourgeois, un sourire ému sur les lèvres.

Le chanteur était un grand artiste, un peintre de renommée, qui n'avait aucune prétention à l'art du chant, et qui, peut-être, n'en disait que mieux les mélodies populaires. L'une après l'autre, on lui fit égrener les plus jolies perles de son répertoire.

Il se laissa faire avec une aimable bonne grâce, sachant qu'il faisait plaisir, heureux de le savoir. Lorsqu'on n'osa plus insister davantage, Favières le remercia, et l'auditoire, de tous les coins de l'atelier, se joignit en une clameur reconnaissante.

« Eh bien! cher maître, récompense-moi! dit-il à son hôte qui lui serrait la main; faites-moi associer pendant un moment à côté de cette jeune fille exquise que je vois là-bas. Nous avons trop parlé de l'Orient; j'aurais mieux fait de la regarder, c'eût été mieux employer son temps. »

Favières le conduisit à Lina; sur-le-champ, sans préliminaires, ils causèrent comme d'anciens amis.

L'admiration évidente de l'orientaliste était un hommage délicat que toute femme eût savouré avec joie, Mme Vallencour en était ravie.

— Voilà, dit-elle à Mme de Favières, un homme aimable! et si simple... Avec cela, célèbre et d'un si grand mérite...

(A suivre.)

re question à l'ordre du jour est le choix d'une langue officielle.

Rome, 4 novembre, midi 45.

Hier, les députés français sont allés s'inscrire au Panthéon, sur le registre devant le tombeau de Victor-Emmanuel. Après eux, les députés allemands sont allés y déposer une couronne.

A la séance d'aujourd'hui, M. Biancheri a mis en discussion le choix de la langue officielle. Un député allemand demanda que cette langue soit la française. Cette motion a été approuvée à l'unanimité, au milieu des applaudissements.

On passe à la discussion du règlement.

INFORMATIONS DIVERSES

— M. Gréard, recteur de l'Université de Paris, vient d'adresser au recteur de l'Université de Berlin un télégramme ainsi conçu : « En ce jour où l'Université de Berlin fête deux de ses plus illustres maîtres, MM. Helmholtz et Virchow, l'Université de Paris adresse son hommage aux deux savants à qui la science doit de si grands progrès dans l'étude de l'homme et de la nature. »

— Le prince Henri d'Orléans, le compagnon de voyage de l'explorateur Bonvalot à travers l'Asie centrale, repartira prochainement pour un nouveau voyage dans l'Extrême-Orient.

S'il ne survient aucun changement dans ses décisions, il s'embarquera à Marseille le 29 novembre, à destination du Tonkin.

L'intention du prince est de débarquer à Haiphong, de remonter la rivière Noire et de gagner Luang-Prabang, sur le Haut-Mekong, par la route sûre et très commode que suivit la mission Pavie.

Une fois arrivé dans la région du Haut-Mekong, le prince se livrera à des études topographiques dans la région encore mal connue de Shans. Il recueillera des collections et des renseignements scientifiques.

Cette excursion sera très rapide, car le prince ne compte guère demeurer absent que six mois ; il n'a pas encore décidé s'il reviendra par le Siam, par la Birmanie ou par la route française de Lakhon à Vinh.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Chemins de fer. — La conférence des cantons intéressés au Simplon aura lieu le 10 et non le 7 novembre.

La conférence des représentants des compagnies de chemins de fer, sous la présidence du chef du département, aura lieu le 18 novembre.

Légations. — Le gouvernement du Brésil avait supprimé, pour raisons d'économie, un certain nombre de légations en Europe, et parmi celles-ci la légation de Berne. Après un nouvel examen, cette dernière a été rétablie ; son titulaire, M. d'Endrada, restera à Berne comme ministre du Brésil.

Le commerce en Valais.

On nous écrit :

« D'après l'Annuaire du commerce suisse de 1891, il existe, en Valais, 215 négociants italiens, dont la plupart ne sont pas naturalisés. Il n'est pas un chef-lieu qui n'en compte quelques-uns ; Sion en a 40, Martigny 24, Brigue 23, Sierre 20, Monthey 21, etc. ; il y a peu de villages qui n'aient pas un marchand dont le nom ne finisse en *ou* ou *o*. Dans beaucoup d'endroits, ils exercent presque le monopole des affaires. Ils sont surtout établis sur les bords du Rhône, dans les grandes communes de la vallée où quelques-uns occupent des charges municipales. Le plus grand contingent de ces immigrants est fourni par les maçons, viennent ensuite les entrepreneurs, puis les marchands d'épicerie et de mercerie et enfin les cafetiers. La majeure partie de ces industriels de la Péninsule se trouve dans un état d'affaires florissant, tandis qu'à côté d'eux, l'indigène végète et souvent sombre. »

D'où vient cette invasion de l'élément étranger en Valais, et la préférence accordée à son commerce au détriment de l'industrie des nationaux ? Il y a, dans cette anomalie, un côté qui doit frapper profondément le sentiment patriotique des populations, et une cause morale qui apparaît comme une plaie bien laide, contre laquelle on n'a pas encore cherché le remède, lequel serait d'ailleurs bien difficile à appliquer.

Outre l'opinion généralement accréditée et évidemment fautive, que l'étranger est mieux assorti et vend meilleur marché que l'indigène, il existe, entre les industriels nationaux et les consommateurs, et entre les industriels entre eux, une sorte de jalousie latente dont sait habilement profiter l'étranger. Grâce à cet état de choses peu édifiant et difficile à corriger, on peut dire que, commercialement, le Valais est italien. Espérons que l'invasion s'arrêtera là et que les nouvelles générations, justement émuës, chercheront à reconquérir la place qui leur est due dans leur patrie.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — La « Société économique » du canton de Berne convoque pour le 13 décembre, à Munchenbuchsee, une assemblée où on discutera la fondation d'un *Bauernbund* (Ligue des paysans).

ZÜRICH. — Hier, à 10 heures du matin, a eu lieu l'assemblée de la Croix-Rouge. Environ cent membres étaient présents.

M. Stehlin, d'Aarau, présidait. Il a ouvert la séance en donnant un résumé intéressant de la gestion de la société. M. Pestalozzi, médecin à Zurich, a parlé de l'utilité de la société en temps de paix comme en temps de guerre.

La révision des statuts a été confiée à une commission.

GENÈVE. — M. Charles Buet, à Thonon, vient de faire don à l'Académie chablaisienne fondée en 1886 par M. de Foras d'un important document manuscrit inédit ayant pour titre :

« Propositions pour le soutien des droits de S. A. R. le duc de Savoie sur la ville de Genève, dressées pour la prochaine *journée amiable* qui doit se tenir à Nyon au mois de juillet 1893, par messieurs Louis Milliet, premier président au Sénat de Savoie. »

M. Buet tenait ce précieux document d'un descendant de Louis Milliet, M. le marquis de Faverges, ancien sous-préfet de Saint-Jean-de-Maurienne, décédé à Chambéry l'année dernière.

— Les ingénieurs suisses sortis de l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris ont tenu mardi dernier à Genève la réunion annuelle commémorative de la fondation de cette école. Ils ont visité, sous la conduite de M. de Meuron, la station centrale d'électricité, et M. Buticaz, directeur du service des eaux, leur a fait les honneurs du bâtiment des turbines. Un banquet au restaurant du Lac a terminé la réunion.

NEUCHÂTEL. — On écrit au *Journal du Jura* : « Notre boucherie sociale marche très bien ; le local ne désemplit pas. Chacun est servi comme il le désire et paie son morceau de viande suivant sa qualité. Ce système est très bon et il a de suite obtenu la faveur de la population. »

Il y a cependant toute une classe de mécontents qui voient d'un mauvais œil cette boucherie sociale. Ce sont les bouchers. Ils ont baissé la viande de bœuf dans l'espoir de sauver leur clientèle, mais notre boucherie en a fait autant et personne ne s'en plaint.

CANTON DE VAUD

Monument Davel. — Voici les sommes reçues par M. Paccard, caissier du comité central, jusqu'au 31 octobre :

Montant des listes précédentes, 25,590 fr. 10 ; Collecte à Noville le 2 août 36.50 ; Société militaire de l'ancienne commune de Villette 100 ; Comité Davel pour le district d'Yverdon, 1^{er} versement 403.50 ; Comité Davel pour le district d'Eclallens, 1^{er} versement 283.90 ; Collecte du Jeune à Molens (6 fr. 65), à Ballens (10 fr.), commune de Molens (20 fr.), M. Dupraz, receveur à Aubonne (5 fr.) 41.65 ; Comité Davel pour le district de Cossonay, 3^{er} versement (Lussery, 2^o versement, 20 fr. et les Pâquis 3 fr.) 23 ; Collecte dans l'assemblée de la section de Moudon des Secours mutuels le 11 octobre 15.45 ; Comité Davel pour le district d'Oron, 1^{er} versement 542.75 ; Comité Davel pour le district de Payerne, 1^{er} versement 773.15 ; Ecole d'Yvorne 30 ; Commune de Lucens 20 ; Conseil communal d'Aigle 50. Total : 27,910 fr.

MORGES. — On lit dans l'*Ami de Morges* : « Deux membres du corps enseignant secondaire, anciens élèves du collège de Morges, viennent de mourir à la fleur de l'âge. »

Il y a une quinzaine de jours, c'était M. Auguste Reymond, qui avait été quelque temps maître de sciences naturelles au collège de Payerne et qu'une maladie qui ne pardonne pas avait bientôt obligé à résigner ses fonctions.

Lundi, un très nombreux cortège accompagnait, à Lausanne, la dépouille mortelle de M. Louis Hermetjat, professeur de grec au collège de Vevey. Après de bonnes études au gymnase, M. Hermetjat avait obtenu le grade de licencié ès-lettres ; il avait à cet effet présenté une solide thèse sur *La religion de Thucydide*. A la Société de Belles-Lettres dont M. Hermetjat fut un membre dévoué, il s'était fait remarquer par son sens critique ; il a publié diverses études dans la *Revue de Belles-Lettres*.

Samedi après-midi, un jeune homme, momentanément employé à la gare de Morges, a été jeté sur la voie pendant une manœuvre de wagons et a eu une jambe broyée.

PAYERNE. — M. Henri Husson, municipal à Payerne, a donné sa démission.

Nous rappelons que la vente annuelle en faveur de l'Infirmerie de la Broye aura lieu à Payerne, le vendredi 13 novembre. Les dons en tous genres seront reçus avec reconnaissance par le comité. Il y aura un buffet bien assorti et, le soir, concert vocal et instrumental.

LAUSANNE

Conseil communal. — Le Conseil communal est convoqué pour lundi 9 novembre, avec cet ordre du jour :

Communications de la municipalité ; aqueducs entre la rue St-Etienne et la rue de la Cathédrale ; admission à la bourgeoisie de M. Léon Gourdon et famille ; acquisition du domaine des Cases ; achèvement de l'avenue de Rumine ; pétition Chavannes-Burnat relative à la question des eaux ; aménagement d'un poste de police à Beaulieu ; exonération de l'impôt communal des sociétés de bienfaisance ; acquisition d'un bâtiment à la Sallaz ; agrandissement du cimetière de Montoie.

Université. — Ouverture de cours publics : vendredi 6 novembre, à 5 heures : M. Guex, histoire de la pédagogie moderne (bâtiments universitaires) ; à 4 heures, M. Hans Schardt, géographie physique (rue St-Etienne, 7). Lundi 9 novembre, à 5 heures, M. Blanc, conférence sur le transformisme (auditoire de physique).

Conférences. — Nous rappelons à nos lecteurs que demain vendredi, à 5 heures 1/4, M. Jules Carrara donnera sa première conférence sur la *Vie d'aujourd'hui*.

Tribunal de police. — Le tribunal de police a condamné à des peines allant de 20 à 70 jours de détention sept individus qui, surpris en flagrant délit de maraude dans une vigne des environs de Lausanne, avaient frappé les gardes-champêtres qui tentaient de les arrêter. Cinq de ces vauriens sont des récidivistes ; l'un d'eux, Bovard, a déjà subi sept condamnations. Tous étaient ivres d'absinthe et d'eau-de-vie au moment où ils se livraient à leurs exploits ; c'était un dimanche après-midi.

NOS SOUSCRIPTIONS

Pour Sclamisott. — Liste précédente, 368 fr. 50. — MM. Baird, 30. — Mme de Tavel, Claren, 10. — M. K., 5. — Vve Natural, Coppet, 15. — Victor Bessières, Montreux, 10. — Ch. Curdod, pasteur, Ollon, 5. — B. D., 5. — A. L., 2 fr. 50. — Anonyme de Genève, 10. — Anonyme de Sierre, 2 fr. 50. — Total, 463 fr. 10.

Pour Meiringen. — Liste précédente, 49 fr. — D. D., 10. — Mme de Tavel, Claren, 15. — M. Victor Bessières, Montreux, 10. — B. D., 5. — A. L., 5. — Total, 94 fr.

Pour Rebsien. — Liste précédente, 67 fr. — M. Ch. Curdod, Ollon, 5. — A. L., 2 fr. 50. — Total, 74 fr. 50.

Pour les trois ensemble. — Liste précédente, 436 fr. — M. et Mme C. J. S., 30. — Mme B., 10. — M. V., 8. — MM. J. Verrey, 30. — Bourgeois-Doxat, Corcelles, 65. — Total, 574 fr.

Le Conseil d'Etat des Grisons auquel nous avons fait, samedi, un premier envoi de 100 francs pour les incendies de Sclamisott, en lui demandant l'adresse du comité de secours, nous a répondu par la lettre suivante :

Le Petit-Conseil du canton des Grisons
à M. Ed. Secretan, directeur de la *Gazette de Lausanne*, Lausanne.

Très honoré Monsieur,
Nous vous remercions chaleureusement pour votre envoi de 100 francs en faveur des incendies de Sclamisott et nous vous prions de transmettre nos remerciements aux généreux donateurs. Nous recevons très volontiers des envois ultérieurs et nous vous prions de nous les adresser directement.

Avec considération très distinguée.
Au nom du Petit-Conseil,
Le Président : And. Walsler. Le Chancelier : G. Freni.

La Société suisse d'utilité publique nous adresse l'appel suivant :

Chers concitoyens,
De graves incendies ont désolé, dans ces derniers jours, un certain nombre de localités de notre pays. L'important village de Meiringen, dans l'Oberland bernois, est devenu presque en entier la proie des flammes. Dans le Rheintal st-gallois, qui a déjà subi de très grosses pertes l'année dernière par des inondations et l'incendie de Ruti, le feu a détruit une partie considérable de la paroisse de Rebsien. Le petit village de Ladir, dans l'Oberland grison, a été brûlé entièrement ainsi que le hameau de Sclamisott, dans la vallée de l'Inn, à l'extrémité orientale du même canton.

Il n'est pas encore possible d'évaluer exactement les dommages dans leur ensemble. Les évaluations provisoires s'élèvent pour Meiringen seul à plus de 2,500,000 francs environ pour les constructions et le mobilier, et pour Rebsien, à plus de 250,000 fr.

A ces pertes directes, couvertes fort heureusement en grande partie par l'assurance immobilière obligatoire et l'assurance mobilière libre, viennent s'ajouter encore des dommages indirects. 1500 personnes environ se trouvent sans abri. Un grand nombre d'entre elles ont perdu leur gagne-pain ordinaire, et l'on ne peut songer, vu la saison avancée, à la reconstruction immédiate des maisons, ce qui pourrait permettre à beaucoup d'habitants de gagner quelque chose.

Il faut donc des secours, d'abondants secours, provenant de toutes parts. Qui pourrait être mieux en état d'aider à ces frères si éprouvés de l'ouest et de

l'est que la patrie tout entière, qui vient de célébrer le six-centième anniversaire de son existence ?

D'accord avec le département fédéral de l'intérieur, la commission centrale de la Société d'utilité publique a décidé d'organiser une collecte fédérale en faveur des localités et des communes frappées par ces importants sinistres dans ces derniers temps. La répartition des dons se fera avec la coopération d'un délégué du Conseil fédéral, de délégués des cantons, des comités locaux de secours et de notre commission.

Chers concitoyens ! En vous invitant à contribuer selon vos forces à cette collecte fraternelle, nous savons bien que, pour beaucoup d'entre vous, l'année qui s'approche de sa fin a été une année pénible, qui a trompé bien des espérances et vous a apporté bien des soucis et des souffrances.

Nous avons néanmoins le ferme espoir que, grâce à votre générosité, l'importance des dons recueillis sera en état d'adoucir d'une manière bienfaisante le malheur de nos frères éprouvés et que le courage disparaîtra revivra ainsi dans leurs cœurs.

L'idée de solidarité a été souvent affirmée avec force dans les journées de fête de cet été, puisse-t-elle maintenant se traduire par des actes dans cette œuvre de fraternité fédérale et répondre ainsi à nos espérances.

Salut et fraternité.

Zürich, le 31 octobre 1891.

Au nom de la commission centrale
de la Société suisse d'utilité publique,
Le président,
Fritz Hunziker, professeur.
Le secrétaire,
C. Denzler, pasteur.
Le caissier,
H. Cramer-Wyss.

La commune de Schleissau vient d'envoyer un don de 500 fr. à ses voisins incendiés de Ladir pour les aider à reconstruire leur village. Ce subside a été voté comme un acte de reconnaissance en souvenir d'un service rendu à une époque critique.

En 1799, lors du passage des troupes du général Lecourbe à travers l'Oberland grison, les habitants de Schleissau furent en grande peine ; ils ne savaient trop où cacher leurs troupeaux et comment empêcher que ceux-ci ne fussent réquisitionnés par les Français. A cette époque, Ladir n'était en communication avec le reste du monde que par un étroit sentier, et personne ne se serait avisé de passer par ce village perdu au milieu de la montagne. Les habitants de Ladir se chargèrent de mettre en lieu sûr les troupeaux de leurs voisins et ils les gardèrent ainsi jusqu'à ce que les temps critiques fussent passés.

Une bonne action n'est jamais perdue, et un siècle après s'être montrés secourables, les gens de Ladir ont reçu la récompense que méritait la généreuse conduite de leurs pères.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Pour les marcheurs.

M. H. de Parville écrit dans sa *Revue scientifique du Journal des Débats* :

Tous ceux qui ont pris part aux grandes manœuvres, tous les touristes, tous ceux qui marchent beaucoup savent bien toute l'influence de la chaussure sur l'allure du pas. Mauvaise chaussure, mauvais marcheur. On peut se demander quelquefois si l'on a bien tout fait pour nous donner des chaussures favorables à une bonne marche. M. le Dr H.-J.-A. Colin, médecin-major de première classe au 33^e régiment d'infanterie, vient de proposer une innovation, et mieux, de l'expérimenter. M. Colin préconise l'emploi d'un talon en caoutchouc. Pourquoi ? C'est ce que nous allons brièvement dire.

Dans les conditions normales de la marche, chaque pas est marqué par un choc du talon de la chaussure contre le sol résistant. C'est le corps qui tombe sur le sol ; le corps pivote sur le talon et profite de la vitesse acquise pour se déplacer jusqu'à l'action nouvelle d'impulsion que lui donne le pied qui va quitter la terre. Ce choc retentit sur tout l'organisme par l'intermédiaire de toute la charpente osseuse, et quand l'allure est allongée, l'homme chargé comme le soldat, et la route dure, il est clair qu'il en résulte une vibration continuelle qui a ses inconvénients. La propagation de cette vibration jusqu'à la tête est facile à prouver. On met de l'eau dans un verre à pied et le verre sur le sommet de la tête. En examinant l'eau du verre, la première personne venue reconnaîtra qu'à chaque contact des talons avec le sol une vibration se communique au liquide et s'y traduit par un trouble ondulatoire de la surface.

Dans les petites courses, le choc du talon et ses conséquences passent inaperçus ; mais dans les étapes faites par des soldats chargés de 30 kilos d'armes et de bagages, le coup de talon finit par devenir sensible et même douloureux. Certains hommes à la longue sont atteints de la contusion du talon, affection aujourd'hui très fréquemment observée. Les médecins militaires la connaissent bien. Il est aussi des personnes qui, dans les longues marches, sont atteintes de céphalalgie dont les douleurs se renouvellent à chaque pas. On les voit suivre d'instinct les bas-côtés de la route, où un peu de gazon forme sous leurs pieds un tapis qui amortit le choc du talon ; on s'aperçoit qu'elles se courbent et fléchissent les jambes pour amortir le choc et empêcher qu'il ne se communique autant à la tête. Il en est même qui traînent les pieds pour éviter tout à fait la chute du talon sur le sol.

Cette manière de marcher est d'ailleurs détectable et l'on ne saurait l'adopter longtemps. Dans l'allure la plus favorable à la progression et qui exige en même temps le moins de travail mécanique, il importe que la jambe oscille comme un pendule, et, selon sa longueur, fasse des pas d'amplitude déterminée ; la chute du talon sur le sol est nécessaire. Or, ce choc et la trépidation qui en résulte, surtout sur des routes dures, se répètent environ 1250 fois par kilomètre et, en chiffre rond, 40,000 fois pendant une journée consacrée à une étape moyenne de 35 kilomètres. Il n'est pas difficile de comprendre qu'à la longue ce heurt complexe appelle « fatigue ». C'est pourquoi il ne semble pas pueril de chercher contre le choc du talon un adoucissement à la réaction qu'il inflige au marcheur, et par suite une diminution de la fatigue.

Naturellement M. le docteur Colin a pensé à faire des talons en caoutchouc pour amortir le choc et aussi pour récupérer, dit-il, une partie de la force vive perdue par la progression pendant le heurt du pied sur le sol. Le caoutchouc, d'abord comprimé, en se détenant aiderait le soulèvement du pied du talon à la pointe. Bref la suspension plus douce de nos organes par le talon élastique contre la trépidation de la marche pourrait être comparée à celle dont bénéficie le vélocipédiste quand on munit les roues de la machine d'une couronne de caoutchouc.

M. Colin a exécuté des marches comparatives de 30

kilomètres, de 20 kilomètres pour contrôler l'influence du caoutchouc. Chaque fois, avec des souliers à talons élastiques, il a gagné un peu de temps, 20 minutes sur 31 kilomètres ; 1290 pas au kilomètre avec des talons ordinaires, 1286 pas au kilomètre avec des talons en caoutchouc. La différence de 4 pas au kilomètre est faible et il pourrait y avoir augmentation inconsciente d'allure ; d'ailleurs, le pas s'allonge avec les talons bas et le talon de caoutchouc en se déprimant correspond à un talon bas. Comme le fait remarquer fort justement M. Colin, on ne peut encore rien avancer de certain en ce qui concerne l'augmentation de vitesse avec le talon en caoutchouc ; mais du moins on peut être tout à fait affirmatif en ce qui regarde la fatigue. Elle est notablement diminuée et, après de longues marches, les talons restent intacts, sans ampoules ni rougeur. Il n'est pas douteux que la chaussure élastique, dépressible d'un demi-centimètre environ sous le poids du corps, suffit pour constituer à la portion talonnaire du calcaéum un plan incliné qui amortit la pesée du corps en marche. Ces chaussures pourraient être fort utiles aux personnes atteintes d'affections chroniques douloureuses des centres nerveux ou des viscères.

M. Colin a fait fabriquer divers types de talons en caoutchouc. On les a expérimentés avec succès. C'est maintenant à la pratique de dire le dernier mot sur cette invention qui paraît rationnelle.

DÉPÊCHES

Bâle, 5 novembre. — Hier soir est mort après une courte maladie, et à la suite d'une congestion, M. le colonel R. Merian-Iselin, à l'âge de 71 ans.

Le colonel Merian a siégé longtemps au Grand Conseil et a rendu à la ville de Bâle de grands services.

En Suisse, il était surtout connu comme un des officiers les plus instruits de notre armée. Il a écrit un ouvrage substantiel sur le tir de l'infanterie. En 1870, il avait été proposé comme chef d'état-major de l'armée. Il a commandé, en 1873, à Fribourg, le dernier rassemblement de troupes de l'ancienne organisation militaire.

Rio-de-Janeiro, 5 novembre. — A la suite du désaccord persistant entre les ministres et le Congrès, le généralissimo Deodoro da Fonseca, président des Etats-Unis du Brésil, a dissous les Chambres. Il craignait que celles-ci ne lui retirassent le droit de veto.

L'ordre n'a pas été troublé jusqu'ici.

Massachusetts, 5 novembre. — L'audition des témoins continue dans le procès Livraghi.

Un indigène, Moussa-el-Kad, longtemps emprisonné par suite de négociations calomnieuses, dit être convaincu que les accusés Livraghi et Cagnassi sont les auteurs des intrigues ourdies contre lui. Ils voulaient se débarrasser de lui, craignant qu'il ne révèle au commandant en chef les crimes commis par les gendarmes contre les indigènes.

Après l'arrestation de Moussa-el-Kad, Livraghi lui a pris son argent et ses bijoux.

Vienne, 5 novembre. — Le ministre du commerce a dit à la commission du budget, à l'occasion des plaintes de l'industrie, causées par le retard apporté aux négociations des traités de commerce, que, par suite de la votation populaire suisse sur les tarifs des péages, on espère voir la Suisse s'occuper maintenant sans retard des négociations commerciales relatives aux traités. Des vœux pour le règlement de cette question sont formulés de toutes parts.

Waterford, 5 novembre. — Des rixes sanglantes se produisent en Irlande à l'occasion du remplacement de M. Parnell à la Chambre des communes.

Les parnellistes ont attaqué M. Dillon et ses partisans. Il y a une trentaine de blessés.

Paris, 5 novembre. — Une collision s'est produite entre un train de marchandises et un train de voyageurs à la gare de Conti (Somme). Dix personnes sont blessées.

Ed. Fehr, éditeur.

Chemins de fer de l'Est

France, Suisse et Italie (par le St-Gothard).

Les voyageurs peuvent se rendre de Paris à Milan par trains directs et rapides, via Troyes, Belfort, Bâle, Lucerne (lac des 4 cantons) et le St-Gothard (lac Majeur, de Lugano et de Como).

La durée du trajet est d'environ 20 heures.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

NOTA. — Provisoirement et jusqu'à nouvel avis, le trajet entre Belfort et Bâle s'effectue par l'itinéraire de Petit-Croix-Mulhouse, sans supplément de prix et sans passeport.

Pour tous autres renseignements, consulter les affiches, les indicateurs et s'adresser aux gares.

Soldes en soieries avec rabais de 25 % — 33 1/3 % et 50 % sur les prix originaux. Echantillons par retour. G. Henneberg à Zurich. 2046

LE CONGO EN MUSIQUE

Le Congo tout entier se reflète en couleurs locales très vives dans une danse congolaise, à 4 mains, pour piano. Cette œuvre géniale, dédiée à M. Victor Vaisier le *parfumeur* si connu, se vend chez Barrez-Leuette, à Roubaix (France). Prix 4 fr. net. « Savon du Congo, dépôt général, 35, rue Tupin, Lyon. » 5870

D'intérêt général.

Il est un fait reconnu que, depuis l'invention médicale de la « Warner's Safe Cure », la proportion des cas de mortalité, causés par les maladies des reins et du foie, a considérablement diminué. C'est le seul remède connu qui guérisse ces maladies avec succès. Etant donné qu'une forte proportion de tous les cas de mortalité sont causés par les maladies des reins et du foie, il est d'une importance incontestable que ce remède devienne toujours plus connu dans la population entière et par là entrave ces si terribles maladies.

On trouve ce médicament dans les pharmacies Grandjean et Nicati, à Lausanne ; pharm. Cuirel, à Morges ; pharm. Addor, à Vallorbes ; pharm. Gélaz, à Yverdon. 5874

Meuble de salon Louis XV en damas

Les 7 pièces pour 275 francs

HEER-CRAMER & CIE, LAUSANNE
FABRIQUE DE MEUBLES

Pour toute annonce dans n'importe quel journal de la Ville, de la Suisse et de l'Etranger, s'adresser à

BALE Gerbergasse 48	BERNE Marktgasse 59	COIRE Poststrasse 73	DAVOS Haus Claradetscher	FRIBOURG Hôtel de Ville 144	LAUSANNE PLACE PALUD 24	GENÈVE r. des Moulins 17	MONTREUX Grande Rue 50	ST-GALL Neugasse 40	ST-IMIER Place Neuve 3	ZURICH Limmattalquai 8
AGENCES à Aarau, Bienne, Chaux-de-Fonds, Delémont, Frauenfeld, Glaris, Lucerne, Neuchâtel, Porrentruy, Schaffhouse, Sion, Soleure, Vevey, Winterthur, Zolingue	FLORENCE Via Panzani 2	GENÈS Via Roma 10	MILAN Corso Vittorio Emanuele	NAPLES Via S. Brigida 39	ROME Via delle Muratelle	TURIN Via S. Teresa 13	VENISE Piazza S. Marco			

SUCCURSALES ET CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU MONDE

Temple de Pomy.

Dimanche 3 novembre, à 2 heures.

ALCOOLISME et REMÈDE

Conférence par M. N.E.F.

Salle des concerts du Casino-Théâtre

Vendredi 6 novembre
à 5 1/4 heures

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE
M. Jules CARRARA

La vie publique et privée d'autrefois.

La vie publique. — Le vieux Paris: les rues et leurs embarras — Le peuple de Paris: les bandes. — Les cris et les bruits.

— Les filous et la police. — Divertissements publics: baléons et salimbanches: les barriques de la foire: processions et feux d'artifice. — Cabarets, cafés et guinguettes. — Les théâtres.

Abonnements aux quatre séances, fr. 5 (cartes roses).

Pensionnaires et étudiants, fr. 4 (cartes blanches). — Séance isolée, fr. 2 (cartes lilas).

Cartes et programmes à la librairie Farin et à l'entrée de la salle.

5880

STELLA

5872. MM. les honoraires sont cordialement invités au 33^{ème} anniversaire, le mardi 10 novembre, à 8 heures du soir, au Casino-Théâtre.

Le Comité.

Comptabilité commerciale

par Alfred Renaud

prof. à la Chaux-de-Fonds.

Ouvrage relié, de 344 pages, à 3 fr. 50 l'exemplaire, en librairie et chez l'auteur.

5611ch-5861

MÉDAILLE D'OR

l'Exposition Universelle, Anvers 1883

CHOCOLAT

Exposition universelle

Paris 1889.

RAISINS BLANCS

DU PIÉMONT

Caisnes de 5 kilos, à fr. 3.80.

2 7.50.

CHATAIGNES

Sacs de 15 kilos, à fr. 4.50.

franco de tout port, contre remboursement.

585820-5865

Frères Bernasconi, Lugano.

GANTS & LANIÈRES

pour frictions sèches

DU 5260

DOCTEUR MONOD

Gants, lanières et brochure, 10 fr.

franco dans toute la Suisse.

PHARMACIE DE LA POSTE

LAUSANNE

UN CURÉ

[5860] dont les fonctions lui laissent passablement de temps libre, prendrait quelques jeunes messieurs en pension. Occasion d'apprendre la langue allemande. Bon air de montagne. Vie de famille agréable et surveillance sérieuse. Prix modérés. S'adresser au pasteur Gerschwiller, à Valens, canton de St-Gall.

UNE DEMOISELLE

[5852] de bonne famille, de la Suisse allemande, qui a fait un apprentissage de 2 ans, cherche à se placer chez une tailleur de Lausanne ou environs, pour se perfectionner dans la langue française et dans son métier. Elle serait disposée à payer quelque chose, suivant conditions.

Adresser les offres à l'hôtel de la Croix-Fédérale, Neuchâtel, qui indiquera.

CHOCOLAT MENIER

La plus Grande Fabrique du Monde

VENTE: 50,000 KILOS PAR JOUR

Dépôt: 32, Grand-Quai, à GENEVE 1/2 coupe dans les principales épiceries

Première maison suisse
D'EXPORTATION
Centralhof, Zurich

GETTINGER & C^o, ZURICH

Envois
D'ECHANTILLONS DE TISSUS
pour dames et messieurs
ET DE MARCHANDISES
FRANCO A DOMICILE
Gravures haute nouveauté gratis.

Pour cause de changements dans notre maison, nous organisons une

= LIQUIDATION RÉELLE ET COMPLÈTE =

de nos immenses magasins. Par exemple, nous indiquons quelques-uns de nos nombreux articles, et nous rendons particulièrement attentifs aux prix extraordinairement bas:

	Prix par 1/2 aune.	Par mètre.		Prix par 1/2 aune.	Par mètre.
Double largeur: Draps de dames en qualités solides.....	Fr. 0 45	Fr. 0 75	Foulard alsacien, et étoffe lavable, impression solide.....	» 0 20	» 0 35
» » Draps cotés.....	» 0 75	» 1 25	Madapolam et Zéphir d'Alsace, en qualité excellente.....	» 0 27	» 0 45
Pure laine, double largeur: Rayé fantaisie.....	» 0 85	» 1 45	Qualité extra-prima, réellement solides et nouvelles.....	» 0 39	» 0 65
» » Carreaux fantaisie.....	» 0 85	» 1 45			
» » Drap foulé.....	» 0 75	» 1 25	Département spécial d'étoffes pour messieurs et garçons:		
» » Rayé et Carreaux foulé.....	» 0 75	» 1 25	Boussin, Velours et Cheviot, environ 140 cm. de largeur,		
» » Cachemires, et Mérinos.....	» 0 63	» 1 05	pure laine, prêt à l'usage.....	à Fr. 1 20	Fr. 1 95
» » Nouveautés en noir.....	» 0 85	» 1 45	Kammgarn, Elbeuf et Loden, environ 140 cm. de largeur.....	2 80	4 65
Mousseline-laine, étoffes pour bals et soirées.....	» 0 85	» 1 45	Milaine bernois, environ 130 cm., qualité la meilleure.....	2 85	4 75
Jupons et étoffes moirées, en meilleure qualité.....	» 0 45	» 0 75	ECHANTILLONS de nos riches collections, en draps pour DAMES ET MESSIEURS,		
Flanelle Oxford, en qualité excellente.....	» 0 40	» 0 65	sont envoyés par retour du courrier franco.		
Garnitures assortissantes, en soie, velours et peluche.....	1 65	2 75	Nous attirons spécialement l'attention des Instituts, Sociétés et Revendeurs sur cette		
Toile de coton, blanche et écru, largeur 80 à 180 cm.....	0 47	0 28	occasion exceptionnelle.		

Prière de bien vouloir se rendre compte des avantages offerts, en demandant les échantillons à

CENTRALHOF

GETTINGER & C^o

ZURICH

Première maison suisse d'Exportation

P. S. — Envoi à domicile, par retour du courrier, des échantillons de tissus en toutes qualités, pour dames, messieurs et garçons.

LA BALOISE

Compagnie d'assurances sur la VIE et contre les ACCIDENTS

fondée à Bâle en 1864.

BRANCHE VIE

Etat des assurances en 1890..... Fr. 116,500,000

Garanties { Capital social (1 million versé, 9 millions oblig.)..... Fr. 10,000,000

Reserves..... 25,000,000

Règlement d'assurances depuis la fondation..... 35,000,000

Polices incontestables après 5 ans, le capital payable en totalité, même en cas de suicide, duel, etc., innovations d'une importance capitale pour la famille et pour les polices servant de garantie.

Les contrats de 3 ans ne sont pas annulés par la cessation du paiement des primes, mais convertis en polices libérées sans qu'il soit besoin d'un avis.

Délai de 30 jours pour le paiement des primes et de 3 mois pour les restitutions de police, sans nouvel examen médical.

Voyages d'outre-mer permis dans une large mesure sans surprise.

Opérations de LA BALOISE: Assurances en cas de décès, assurances mixtes et à terme fixe; assurance de dotation et de prévoyance pour la vieillesse, rentes viagères, etc.

S'adresser à M. DUNKL, agent général, à Lausanne, rue Centrale 3, et à MM. les agents de La Baloise pour le canton de Vaud.

BRANCHE ACCIDENTS

Assurances individuelles contre les accidents corporels moyennant une prime très modique. — Agence générale pour la Suisse romande: Jules PHILIPPE, 8, quai Pierre-Fatio, Genève.

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

5877

G. WEBER, successeur de J. SAMBUC

Couvaloup. — Lausanne.

Fabrique de calorifères inextinguibles garnis

dits « Universels »

Reconnus comme le système le plus hygiénique et économique, s'appliquant à tous les complexes.

Calorifères système viennois et « Poêles hygiéniques »

à eau chaude (brevetés).

Fourneaux-potagers de toutes grandeurs et pour tous combustibles.

Poêles au bois, en tôle polie garnie.

Prospectus, prix-courants et références à disposition. 5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

DEUX JEUNES FILLES

[5850] très recommandables et provenant de bonnes familles, désirent se placer comme volontaires dans des maisons où elles seraient bien traitées et où elles pourraient avoir des leçons de français en lieu du paiement pour leurs services dans le ménage.

S'adresser à J.-G. Hirsbrunner, pasteur, à Thierachern p^r Thoune.

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

ON DEMANDE

[5832] un bon ouvrier charbon. Pour renseignements, s'adresser à Joseph Maret, charbon, à Plan-Conthey, Valais.

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125

5125